

Claudius Aelianus, ou Elien le Sophiste (175-235 après JC) est un romain de langue grecque. Dans ces *Lettres rustiques*, il tire profit de ses multiples lectures pour pasticher des auteurs célèbres de l'antiquité gréco-romaine. On retrouve dans cette série un échange épistolaire entre le *dyskolos* de Ménandre et l'un de ses voisins.

XIII. Kallippidès à Knêmôn.

Dans la vie rustique, l'un des plus grands biens est la douceur de l'user. Le calme et le loisir inspirent à ceux de la terre une belle affabilité. Mais toi, je ne sais comment, tu es un homme des champs et tu ne te montres point un bon voisin pour ceux qui te confinent.

Tu nous jettes des mottes de terre et des poires sauvages et tu pousses de grands airs quand tu vois un homme, comme si tu pourchassais un loup ; tu es insociable et ton voisinage est, comme on dit, saumâtre.

Pour moi, si ce n'était pas le champ de mon père que je cultive, je le vendrais de bon cœur afin de fuir un voisin terrible. Mais, ô très cher Knêmôn, quitte ces fâcheuses manières et que la colère ne te mène point à l'oubli de tes torts, car tu risquerais de ne pas t'apercevoir que tu es fou.

Prends ces messages amis comme venant d'un ami pour le remède de ta conduite.

XIV. Knêmôn à Kallippidès.

Il ne fallait rien répondre ; mais puisque tu es curieux et que tu me forces, malgré moi, à un entretien, je regarde toujours comme autant de gagné de te parler par truchement et point en face. Que cette réponse te soit, comme on dit, la réponse des Skythes.

Je suis fou et altéré de sang et je déteste l'espèce humaine ; aussi à ceux qui s'approchent de mon champ, je lance des mottes de terre et des cailloux.

Je tiens Perseus pour doublement bienheureux : il avait des ailes et ne trouvait personne sur son chemin, et il était trop haut pour converser avec qui que ce fût ou aimer âme qui vive. J'envie aussi très fort la puissance qu'il avait de changer en pierres ceux qui lui venaient encontre. S'il m'advenait de l'obtenir par quelque heureuse fortune, rien ne serait plus commun que les statues de pierre et j'en ferais l'épreuve sur toi le premier.

Où as-tu appris à me donner le rythme et gagné le désir de me rendre doux, moi qui veux passionnément du mal à tout le monde ? A cause de cela, j'ai laissé en friche la partie de mon champ qui est près de la route et elle reste dénuée de fruits.

Toi seul te prétends de mes intimes et te travailles à m'avoir pour ami, quand je ne suis même pas mon propre ami.

Pourquoi donc en effet suis-je un homme ?

XV. Kallippidès à Knêmôn.

Tu ne diffères point des fous furieux pour te montrer aussi sauvage et malfaisant dans ta conduite. Il faut cependant que même contre ton vouloir tu t'adoucisses, par respect de la mitoyenneté et pour faire honneur aux dieux terminaux qui nous sont communs.

Je sacrifie à Pan et je prie pour les rites des Phylasies ceux qui me sont les plus liés. Je voudrais que toi aussi tu vinsses parmi eux ; après avoir bu avec nous et pris part aux libations, tu en deviendras un peu plus doux. Car Dionysos a coutume de faner et d'endormir la colère et d'éveiller la bienveillance : il te débarrassera de cette bile qui n'est point trempée, en éteignant dans le vin la torche de ton ire.

Quand tu auras entendu une joueuse de flûte, peut-être, ô Knêmôn, te laisseras-tu aller au chant et glisser doucement vers la musique, et tu en auras dans l'âme quelque chose de la mer calme. Et il n'y aurait point de mal à ce que, pris de vin, tu te misses à lever le jambot.

Même si, dans ton ivresse, tu venais à tomber sur une jeune fille en train d'appeler sa servante ou qui cherchât sa nourrice perdue, tu pourrais accomplir une action chaude et juvénile. Il ne serait point hors de propos de faire quelque chose de cette guise, pendant le sacrifice à Pan, car il est aussi des plus amoureux et fort capable de sauter sur les vierges.

Cesse de froncer le sourcil et détends avec bonne humeur cette figure renfrognée et couverte de nuages. C'est là le conseil d'un ami qui te veut du bien.

XVI. Knêmôn à Kallippidês.

C'est pour t'injurier que je te répons et pour donner libre cours à ma colère contre toi, mais j'aurais grand besoin que tu fusses présent, afin d'en finir de ma propre main.

Quel désir as-tu de me nuire et pourquoi t'évertuer à me perdre en m'invitant à un repas, à un banquet de sacrifice ? D'abord le poil me hérise terriblement de voir beaucoup de gens et de m'y trouver mêlé, et je fuis un sacrifice commun comme les lâches ont peur de l'ennemi.

J'ai aussi le vin pour suspect, parce qu'il est étrangement puissant en perfidies et capable de s'en prendre à la raison.

Quant aux Dieux, je les salue tous, Pan et les autres, et je ne les invoque qu'en passant mon chemin. Mais je ne sacrifie rien, car je ne veux point faire l'indiscret à leur égard.

Et toi, imbécile, tu me prétends attirer avec les joueuses de flûte et les chants. Ce serait une raison de t'entreprendre une fois de plus alors, il t'est beau de danser et d'avoir une chaude rencontre avec une jeune fille ?

Tu m'as l'air capable de te jeter dans le feu et de te précipiter sur des épées ; mais tu ne seras mon ami ni quand tu sacrifies, ni autrement.

Traduction par Pierre Quillard (1895)

<http://remacle.org/bloodwolf/historiens/elian/lettresrustiques.htm>